

LA VÉRITÉ SUR MARIE
roman

Printemps-été

Plus tard, en repensant aux heures caniculaires de cette nuit, je me suis rendu compte que Marie et moi avons fait l'amour au même moment, mais pas ensemble. A une certaine heure de cette nuit de juin suffocante, c'était les premières chaleurs de l'année, elles étaient survenues brutalement, trois jours de suite à 38° dans la région parisienne, et la température ne descendant jamais sous les 30° pendant la nuit, Marie et moi faisons l'amour dans des appartements distants à vol d'oiseau d'à peine un kilomètre. Nous ne pouvions évidemment pas imaginer en début de soirée, ni plus tard, ni à aucun moment, c'était tout simplement inimaginable, que nous nous verrions cette nuit-là, qu'avant le lever du jour nous serions ensemble, et même que nous nous étreindrions dans le couloir sombre et bouleversé de notre appartement. Selon toute vraisemblance, au vu de l'heure à laquelle Marie est rentrée à la maison (chez nous, ou plutôt *chez elle*, il faudrait dire *chez elle* maintenant, car cela faisait près de quatre mois que nous n'habitons plus ensemble), et de l'heure, presque parallèle, à laquelle j'étais rentré dans le petit deux-pièces où je m'étais installé depuis notre séparation, pas seul, je n'étais pas seul — mais peu importe avec qui j'étais, ce n'est pas la question —, on peut évaluer à une heure vingt, une heure quarante du matin au plus tard, l'heure à laquelle Marie et moi faisons l'amour au même moment dans Paris cette nuit-là, légèrement ivres l'un et l'autre, les corps chauds dans la pénombre, la fenêtre grand ouverte qui ne laissait pas entrer un souffle d'air. L'air était lourd et immobile dans la chambre, sombre, orageux, presque fiévreux, qui ne rafraîchissait pas l'atmosphère, mais confortait plutôt les corps dans l'oppression passive et souveraine de la chaleur. Il était sans doute un peu plus d'une heure quarante du matin et certainement moins de deux heures — je le sais, j'ai regardé l'heure quand le téléphone a sonné. Mais je préfère rester prudent quant à la chronologie exacte des événements de la nuit, car il s'agit quand même du destin d'un homme, ou de sa mort : on ne saura de longtemps s'il survivrait ou non.

Je n'ai même jamais su son nom, un nom à particule, Jean-Christophe *de Quelque chose*. Marie était rentrée avec lui dans l'appartement de la rue de La Vrillière après le dîner, c'était la première fois qu'ils passaient la nuit ensemble à Paris, ils s'étaient rencontrés à Tokyo au début de l'année, lors de l'exposition de Marie au *Contemporary Art Space* de Shinagawa.

Il était un peu plus de minuit quand ils étaient rentrés dans l'appartement, ils avaient traversé le couloir sans allumer la lumière et s'étaient rendus dans la chambre à coucher, où régnait une chaleur sombre et statique. Marie avait été ouvrir la fenêtre pour aérer la pièce, et ils avaient pris place au pied du lit dans un désordre d'oreillers et de coussins, les jambes négligemment allongées sur le sol. Des raies de lumières jaunes de reverbères entraient dans la pièce à travers les étroites jalousies des volets entrouverts. Marie avait déposé des verres entre eux sur le parquet, une paire de petits verres à grappa en cristal fumé doublement évasés, et lui avait servi un verre. Elle regardait le liquide couler lentement dans le verre par l'étroit doseur argenté, et elle avait tout de

suite senti un parfum de grappa lui monter à la tête, elle avait senti mentalement le goût de la grappa dans sa bouche avant même de l'éprouver sur sa langue, ce goût enfoui en elle depuis plusieurs étés, ce goût parfumé et presque liquoreux de la grappa qu'elle devait associer à l'île d'Elbe qui venait brusquement de refaire surface à l'improviste dans son esprit. Elle ferma les yeux et but une petite gorgée de grappa glacée, se pencha vers Jean-Christophe *de Quelque chose* et l'embrassa doucement, les lèvres tièdes, dans une sensation de fraîcheur et un goût de grappa sur la langue.

Quelques mois plus tôt, Marie avait copié sur son ordinateur portable un logiciel qui permet de télécharger des morceaux de musique en toute illégalité, Marie, qui aurait été la première surprise si on lui avait fait une remarque sur l'illégalité de ses pratiques, Marie, ma pirate, qui payait par ailleurs à prix d'or un staff d'avocats d'affaires et de juristes internationaux à Londres pour lutter contre la contrefaçon de ses marques en Asie. Marie s'était relevée pour enlever ses chaussures et avait traversé la pénombre de la pièce pieds nus pour aller télécharger à l'oeil un morceau de musique douce et dansante sur son nouvel ordinateur. Elle avait trouvé un vieux slow à sa convenance, kitschissime et languide (nous avons, je le crains, les mêmes goûts), et elle se mit à danser toute seule dans la chambre en entrouvrant sa chemise, revenant vers le lit en se déhanchant comme une Arabo-Andalouse, les bras comme des serpents sinueux qui improvisaient des arabesques facétieuses dans l'air. Elle se rassit au pied du lit à côté de Jean-Christophe *de Quelque chose*, qui lui passa la main sous la chemise pour lui caresser tendrement le dos, mais Marie se cambra en sentant le contact de sa main sur sa peau moite et, se dérochant brutalement à ses caresses, repoussa sa main sans ménagement dans un geste d'exaspération ambigu qui pouvait passer pour un simple "bas les pattes" excédé. Elle avait trop chaud, Marie avait trop chaud, elle crevait de chaud, elle se sentait poisseuse, elle transpirait, sa peau collait, elle avait du mal à respirer dans l'air lourd et confiné de la pièce surchauffée. Elle se leva d'un bond et alla ouvrir les volets en grand, revint du salon avec un grand ventilateur à grillage qu'elle brancha au pied du lit, en le mettant immédiatement en position maximum. Le ventilateur se mit en route, lentement, les pâles prenant rapidement leur vitesse de croisière pour pulser bruyamment des bouffées d'air tourbillonnantes qui fouettaient leurs visages et leur faisaient danser les cheveux devant les yeux, lui devant lutter pour rattraper une mèche qui s'envolait sur son front, et elle, docile, la tête baissée, offrant avec complaisance sa chevelure à l'air, ce qui lui donnait des allures de folle, ou de Méduse. Marie, et son goût épuisant pour les fenêtres ouvertes, pour les tiroirs ouverts, pour les valises ouvertes, son goût pour le désordre, pour le bazar, pour le chaos, le bordel noir, les tourbillons, l'air mobile et les rafales.

Ils avaient fini par se déshabiller dans la pénombre, Marie, au pied du lit, ne bougeait plus, elle s'était endormie dans les bras de Jean-Christophe *de Quelque chose*. Le ventilateur tournait au ralenti dans la chambre en brassant un air tiède qui allait se mêler à l'air sombre et orageux de la nuit qui entrait par la fenêtre ouverte. La pièce était silencieuse, où ne luisait que la lueur bleutée de l'ordinateur portable de Marie dont l'écran s'était mis en veilleuse. Jean-Christophe *de Quelque chose* se dégagea doucement de l'étreinte de Marie et se leva, en deux temps, lourdement, en s'aidant de la main, s'avança sans bruit sur le parquet craquant pour se rendre à la fenêtre, et se mit à regarder la nuit torse nu à la fenêtre en respirant lentement. Paris était engourdi de chaleur, il devait faire encore près de 30° degrés alors qu'il n'était pas loin d'une heure du matin. Quelques voitures passaient fugitivement dans des halos de phares, un piéton traversait la rue Croix des Petits Champs en direction de la place des Victoires. En face de l'appartement, se dressait la silhouette imposante des bâtiments de pierre grisâtres et endormis de la Banque de France. Rien ne se laissait deviner derrière les fenêtres grillagées, le lourd portail de bronze était silencieux et condamné, rien ne bougeait alentour, et Jean-Christophe *de Quelque chose* eut alors le noir pressentiment d'un désastre, persuadé que quelque chose de dramatique allait survenir dans le calme inquiétant de cette nuit orageuse, que d'un instant à l'autre il serait le témoin d'un déferlement de violence, de stupeur et de mort, que des sirènes se déclencheraient derrière les murs de façade aveugles de la banque et que la rue en contrebas serait le

théâtre de poursuites et de cris, de heurts, de claquements de portières et de coups de feu, la chaussée brusquement envahie de voitures de police dont les lueurs pâles des gyrophares monteraient jusqu'aux façades.

Jean-Christophe *de Quelque chose* était debout à la fenêtre de l'appartement de la rue de La Vrillière, et il regardait la nuit avec cette inquiétude diffuse qui lui oppressait la poitrine, quand il aperçut un éclair au loin dans le ciel. Une courte rafale de vent lui aéra le torse, et il remarqua que le ciel était entièrement noir à l'horizon, non pas d'un noir de nuit d'été, transparent et bleuté, mais un noir funèbre, dense, inquiétant et opaque. Une masse cotonneuse de nuages noirs s'approchait du quartier, qui se mouvait inexorablement au gré du vent en allant recouvrir les derniers vestiges de nuit claire qui subsistaient encore au-dessus des bâtiments de la Banque de France. Il y eut encore un éclair au loin, vers la Seine, en direction du Louvre, muet, étrange, zébré, prémonitoire, sans coup de foudre ni grondement de tonnerre, une longue décharge électrique horizontale qui déchira le ciel sur une centaine de mètres et illumina l'horizon par à-coups blancs saccadés, silencieux et saisissants. Un air plus frais, par brusques bouffées tourbillonnantes, entra dans la pièce, et Marie alla trouver refuge dans le lit en s'enroulant l'épaule dans un drap. Elle finit de se déshabiller pour la nuit et retira ses chaussettes, qu'elle jeta au pied du lit, tandis que Jean-Christophe *de Quelque chose* se rhabillait dans la pénombre, lui se rhabillant et elle se déshabillant côte à côte, comme s'ils poursuivaient chacun de leur côté un même mouvement aux finalités divergentes. Il remit son pantalon, boutonna sa chemise et enfila sa veste, reprit sa serviette en cuir et alla s'asseoir au chevet de Marie pour l'embrasser une dernière fois avant de partir, mais les baisers durèrent plus que pour un simple adieu, se prolongèrent et devinrent plus fiévreux, impatients, ils se collèrent l'un à l'autre, s'étreignirent et il entra tout habillé dans le lit, se glissa contre elle sous les draps, en veste et pantalon, avec ses chaussettes, sa serviette encore à la main, qu'il finit par lâcher pour lui caresser les seins. Elle était nue contre lui et il lui carerssait les seins, il passait très doucement la paume de ses mains sur la chair délicate de ses seins qui se mouvaient chaudement sous ses doigts, il l'entendait gémir et il lui enleva sa petite culotte, c'était l'ultime vêtement qui lui restait encore, elle était nue contre lui et il était tout habillé sous les draps, il fit glisser sa petite culotte le long de ses cuisses, elle l'aida en se contorsionnant au fond du lit, Marie, les yeux fermés, qui cherchait le corps de Jean-Christophe *de Quelque chose* à tâtons, défit les boutons de sa braguette, et, sans même baisser son pantalon, lui sortit la bite, avec hâte, détermination, une certaine urgence, d'un geste à la fois ferme et délicat, précis, comme si elle savait très bien ce qu'elle faisait et où elle voulait en venir, mais qui, arrivée à ses fins, ne sut plus soudain comment poursuivre leur étreinte. Elle ouvrit les yeux, étonnée, endormie, assoupie de fatigue et de vapeurs de grappa, et elle se rendit compte qu'elle avait sommeil, la seule chose qu'elle avait envie de faire maintenant, c'était de dormir, éventuellement dans les bras de Jean-Christophe *de Quelque chose* — mais pas nécessairement sa bite à la main. Elle s'interrompt, et, comme il fallait bien faire quelque chose de la bite de Jean-Cristophe *de Quelque chose* qu'elle avait toujours à la main, elle la lui secoua, deux fois, trois fois, par curiosité — ou amabilité —, assez mollement, elle la tenait à pleine main et elle l'agitait en regardant le résultat d'un air curieux et intéressé — elle espérait quoi, qu'elle décolle ? —, il était impossible de savoir ce qu'elle voulait, Marie avait la bite de Jean-Christophe *de Quelque chose* à la main et ne savait qu'en faire.

Ils avaient fini par s'endormir, il s'assoupit quelques instants, ou ce fut elle qui s'endormit la première, et on appelle ça s'aimer toute la nuit, ils continuaient de s'embrasser par intermittence dans un demi-sommeil partagé, somnolant dans les bras l'un de l'autre en échangeant d'éphémères caresses somnambuliques. Marie lui avait déboutonné le haut de la chemise et lui caressait nonchalamment la poitrine, il se laissait faire, il avait chaud, il transpirait tout habillé sous les draps, il bandait imperceptiblement, la verge délaissée, abandonnée hors du pantalon, qui était encore agitée à l'occasion de spasmes espacés, tandis que la main de Marie se déplaçait sous la chemise défaite, moite et sans forme, les flancs affaissés et flasques. Elle l'embrassa doucement à la naissance du cou, nue contre lui, légèrement en sueur elle aussi, les tempes chaudes, le

dos collant aux draps, et, sans y prendre garde, comme si lui venait soudain l'idée de lui faire les poches, elle glissa une main dans la poche de la veste de lin noire froissée qu'il n'avait pas quittée, curieuse de savoir ce qu'était cet objet rigide aux contours anguleux qui s'appuyait contre sa hanche quand il la prenait dans ses bras. Une arme ? Se pouvait-il qu'il eût une arme dans la poche ?

La fenêtre de la chambre se referma alors lentement tout seule, puis revint sur elle-même et claqua violemment, dans un tremblement de verre et de vitres, tandis que la pluie se mettait brusquement à tomber à grosses gouttes dans la rue. Le tonnerre gronda dans le même temps, plusieurs fois d'affilée, illuminant le ciel d'un réseau d'éclairs arborescents aux multiples ramifications électrisées. Marie regardait les trombes d'eau qui s'abattaient dans la nuit par l'encadrement de la fenêtre, un rideau de pluie noire et mobile qui se mouvait latéralement et traversait les faisceaux des réverbères dans des sautes de vent tourbillonnantes. La pluie redoubla de violence et se mit à entrer dans la chambre, rebondissant sur les vitres et éclaboussant le parquet au voisinage de la fenêtre. Chaque nouvel éclair, immédiatement suivi d'un grondement de tonnerre dont les répercussions en cascade allaient se mêler au son de la pluie battante, faisait sursauter Marie dans son lit et aiguïait d'un élancement d'effroi voluptueux le plaisir sensuel qu'elle éprouvait de se sentir à l'abri sous les draps tandis que l'orage faisait rage au dehors. Marie, nue sous les draps, les sens exacerbés dans le noir, le clair-obscur de ses yeux brillant dans les éclairs, savourait avec délices la dimension érotique du plaisir qu'il y a de jouir de l'orage lorsqu'on est bien à l'abri dans la chaleur d'un lit, la fenêtre grand ouverte dans la nuit, quand le ciel se déchire et les éléments se déchaînent. Mais l'orage de ce soir, contrairement aux violents orages de la fin de l'été à l'île d'Elbe, qui purifient l'air et le rafraîchissent immédiatement, avait quelque chose de tropical et de malsain, comme si la pluie n'avait pas réussi à faire baisser la température et que l'air ambiant, chargé d'une humidité résiduelle et d'un trop plein d'électricité atmosphérique, continuait de rester orageux, lourd, moite, irrespirable et délétère. Jean-Christophe *de Quelque chose*, immobile dans le noir, le front en sueur, n'avait même pas ouvert les yeux, il continuait à dormir tout habillé sur le dos, indifférent aux grondements de l'orage. Marie ne fit pas tellement attention à lui quand il repoussa le drap et émergea du lit, immédiatement habillé de pied en cap et prêt pour sortir, il ramassa sa serviette et quitta la chambre en chaussettes, peut-être dans l'intention de rentrer chez lui, elle ne savait pas où il allait, elle l'entendit s'éloigner dans le couloir, puis une porte claqua, Marie imagina que c'était peut-être la porte d'entrée et elle jeta un coup d'oeil sur la paire de chaussures noires de Jean-Christophe *de Quelque chose* qui étaient demeurées là en désordre au pied du lit, mais c'était plutôt la porte des toilettes qui avait claqué, il resta absent quelques minutes et revint comme il était venu, de la même démarche mal assurée, très blanc, pâle, livide, en chaussettes et en sueur, il fit un pas dans la chambre et s'effondra.

Marie ne comprit pas tout de suite ce qui se passait, elle crut qu'il avait trébuché sur le sol sous l'effet de l'alcool, et elle hésita un instant à sortir du lit pour le secourir. Mais ce qui lui fit soudain très peur, c'est qu'il n'avait pas perdu connaissance et qu'il bougeait sur le dos comme un scarabée retourné qui n'arrivait pas à se rétablir, il tanguait sur le dos sur le parquet, piteusement, se tenant la poitrine à deux mains comme si elle était enserrée dans un étau de l'emprise duquel il ne parvenait pas à se défaire, et elle le voyait grimacer de douleur dans la pénombre, la mâchoire engourdie, les lèvres lourdes, comme anesthésiée, articulant difficilement, ce qui rendait sa diction presque inintelligible, qu'il ne sentait plus sa main gauche, qu'elle était paralysée. Marie, qui l'avait rejoint, à genoux par terre, penchée sur lui, attendrie, bouleversée, lui avait pris la main et lui caressait doucement le front. Il dit qu'il se sentait mal, qu'il fallait appeler un médecin.

Marie avait composé un numéro d'urgence, le 15 ou le 18, et elle tournait en rond comme une folle dans la chambre en attendant qu'on décroche, s'approchant de la fenêtre pour jeter un regard absent sur la nuit venteuse et tourmentée où la pluie continuait de tomber et revenant près de Jean-Cristophe *de Quelque chose* le portable à l'oreille, finissant par s'agenouiller contre son corps allongé dans la pénombre. Marie,

nue, à genoux par terre, immobile, les doigts tremblants, les mains tremblantes, le téléphone à la main dont elle entendait les sonneries contre son oreille, sa silhouette nue parfois brutalement éclairée par la lueur d'un éclair qui illuminait la pièce, et lorsque un opérateur décrocha, elle laissa libre cours à la véritable panique qui s'était emparée d'elle depuis quelques instants, libérant un flot d'explications imprécises et confuses, Marie, perdue, désespérée, qui ne laissait pas en placer une à l'opérateur qui essayait de la calmer et lui posait toujours les deux ou trois même questions succinctes qui appelaient des réponses simples et concises — son nom, son adresse, la nature du malaise —, mais Marie avait toujours eu horreur qu'on lui pose des questions, Marie n'écoutait pas, elle ne répondait pas, elle parlait dans le vide d'une voix égarée et précipitée, sans donner son nom et son adresse, elle expliquait que déjà au restaurant il avait eu un malaise, une douleur à l'épaule qui avait irradié jusque dans la mâchoire, mais que cela n'avait duré qu'un instant, et l'opérateur dut l'interrompre pour lui demander une nouvelle fois, plus sèchement, son adresse, votre adresse, Madame, donnez-moi votre adresse, nous ne pouvons rien faire sans votre adresse — et c'est lui, allongé sur le dos, blanc et en sueur, les lèvres molles, sans force, qui regardait Marie les yeux inquiets en essayant de lire des informations dans son regard, c'est lui qui, comprenant la situation, finit par prendre le téléphone des mains de Marie et donna l'adresse à l'opérateur, dans un souffle : "2, rue de la Vrillière", il le dit d'une traite comme s'il était en train de commander un taxi pour rentrer chez lui, puis, épuisé par l'effort, il rendit l'appareil à Marie et retomba sur le côté dans une torpeur inquiétante. L'opérateur expliqua alors à Marie qu'il envoyait immédiatement un véhicule de secours et lui recommanda d'une voix neutre, monotone, en cas d'arrêt cardiaque ou de perte de conscience, de pratiquer des compressions thoraciques avec les mains et des insufflations d'air dans la bouche, le bouche à bouche, deux insufflations pour quinze compressions sur le thorax.

L'orage n'avait pas faibli, et des éclairs blancs, à intervalles réguliers, aveuglement et illuminations, figeaient un instant dans la lumière les contours fantasmagoriques de la scène dramatique qui se déroulait dans la chambre. Marie, nue, les cheveux devant les yeux, hissée à califourchon sur le ventre de Jean-Christophe *de Quelque chose*, une cuisse pâle et nue de chaque côté de son corps tout habillé allongé en chaussettes sur le parquet. Marie, fébrile, maladroitement et affolée, qui appuyait des deux mains sur son thorax, puis, comme il ne répondait plus à ses sollicitations, se penchait sur lui pour le secouer et l'étreindre, le caresser et l'embrasser, lui transmettant sa chaleur, collant ses lèvres contre les siennes et lui enfonçant la langue dans la bouche dans un élan de passion et de vie, comme si elle compensait la navrante maladresse de ses soins par une fougue rageuse et communicative, qui ne devait sans doute pas apporter beaucoup d'oxygène au malheureux, mais lui communiquer un élan furieux d'énergie et de vie. Car c'était comme un souffle vital que Marie transmettait au corps inconscient de Jean-Christophe *de Quelque chose* en lui soufflant n'importe comment de l'air dans la figure et en le serrant intensément dans ses bras sur le sol de la chambre au cours de cette étreinte amoureuse et morbide, où Marie, consciente que la mort était en train de prendre le pas sur la vie, sentait comme le froid contact physique de la mort contre sa peau nue — la saisissante nudité du corps de Marie aux prises avec la mort.

Marie entendit de loin les sirènes d'un véhicule de secours, et elle se releva pour se précipiter à la fenêtre, pataugeant, les pieds nus, dans la flaque de pluie qui s'était formée sur le parquet au pied de la croisée grand ouverte. Marie, nue à la fenêtre, indifférente au vent et à la pluie qui mouillait ses bras et ses épaules, guettait dans la nuit l'arrivée du véhicule de secours qui remontait à grande vitesse la rue Croix des Petits Champs, apercevant au loin les premières lueurs de gyrophares bleus qui se mêlaient aux sons grandissant des sirènes qui approchaient, et ce ne fut pas un, mais deux véhicules de secours, qui surgirent à l'angle de la rue La Vrillière dans des tournoisements de gyrophares blanchâtres qui, sous la pluie battante qui continuait de tomber, avaient des allures de faisceaux de phares égarés dans la tempête, une grande ambulance blanche du SAMU zébrée d'une flèche bleue rétro-réfléchissante et un véhicule léger médicalisé qui monta sur le trottoir et s'immobilisa en contrebas contre la façade. Deux

silhouettes blanches émergèrent du véhicule, des sacoches de cuir noir à la main, la tête dans les épaules pour se protéger de la pluie, tandis que les secouristes du SAMU, qui s'étaient arrêtés un peu plus loin, faisaient claquer les portières et presaient le pas sous l'averse pour ouvrir les portes arrières et s'emparer de caisses et de sac à dos médicaux, qu'ils hissèrent sur leurs épaules. Le groupe se hâta sur le trottoir, pressant le pas pour entrer dans l'immeuble, mais ils restèrent bloqués en bas, coupés dans leur élan, la porte cochère demeurant coincée malgré leurs poussées répétées et leurs tentatives de forcer le passage, l'un d'eux fit demi-tour, recula jusqu'au milieu de la rue et leva tête vers l'immeuble où aucune lumière n'était allumée à aucune fenêtre. Debout au milieu de la rue, le visage trempé de pluie, il finit par apercevoir Marie à la fenêtre et lui cria entre les mains que la porte était coincée. Marie lui cria le code de l'immeuble, mais se trompa, donna l'ancien, elle ne savait plus, elle donna le nouveau, le cria à plusieurs reprises, et courut à travers l'appartement pour aller leur ouvrir la porte d'entrée, elle fit un pas sur le palier et entendit en contrebas le mécanisme de la porte cochère se débloquent et leurs pas résonner dans le vestibule, ils commençaient à monter les escaliers et apparurent devant elle dans l'obscurité du palier, entrèrent dans l'appartement sombre, pas une lumière dans aucune pièce, seule la faible veilleuse bleue de l'ordinateur portable de Marie qui luisait toujours dans la chambre.

Les secouristes étaient cinq, quatre hommes et une femme. Ils traversèrent le couloir d'un pas décidé et se dirigèrent à grandes enjambées vers la chambre sans demander leur chemin, comme s'ils savaient où elle était, comme s'ils avaient toujours su où elle se trouvait, et, avant toute chose, avant même de jeter un coup d'oeil sur le corps étendu par terre, avant même de l'examiner ou de lui prodiguer le moindre soin, ils allumèrent toutes les lumières dans la pièce, il n'y avait pas de plafonnier dans la chambre, mais une multitude de petites lampes design que Marie avait réunies depuis plusieurs années, la Tizio de Richard Sapper, la Tolomeo à tête chromée d'Artemide, la Titania d'Alberto Meda & Paolo Rizatto, l'itty Bitty d'Outlook Zelco, qu'ils allumèrent toutes à la fois, les cinq secouristes se dispersant aux quatre coins de la chambre pour allumer toutes les lampes simultanément, et ce n'est qu'alors, debout parmi les secouristes au milieu de la chambre rendue à la totalité de ses jeux de lumières, que Marie se rendit compte qu'elle était nue (et elle quitta aussitôt la pièce pour aller passer un vêtement dans la salle de bain).

Avec la même détermination, qui n'était pas de la vitesse, mais de la précision, de la méthode, de l'exactitude dans les gestes, ils déshabillèrent Jean-Christophe *de Quelque chose* à même le sol, le soulevèrent pour lui ôter sa veste et ouvrir sa chemise, en écartant les pans, tirant sur le tissu, défaisant, faisant sauter les boutons qui résistaient, pour lui dénuder largement le thorax, tandis que le médecin l'auscultait déjà avec son stéthoscope. Un infirmier, accroupi au chevet du malade, lui prenait la tension, enroulant le brassard de nylon autour de son bras et appuyant sur la poire du tensiomètre pour constater que la tension artérielle était très faible, à peine perceptible, quasiment inexistante, à l'instar de son pouls carotidien. Il fallut le ventiler d'urgence, on lui passa un masque transparent sur le visage, reliée à une bouteille d'oxygène, dont on régla le débit. Un troisième secouriste, à genoux par terre, avait ouvert une caisse médicale au pied du lit, à côté de l'endroit où demeuraient encore les petits verres de grappa entamés, et se préparait à lui faire une perfusion. Il avait revêtu des gants stériles et souleva le bras inerte de Jean-Cristophe *de Quelque chose* pour lui désinfecter largement la peau du poignet à l'alcool, puis, très vite, repéra la veine où il allait piquer, qu'il éprouva au toucher, serra violemment le garrot qu'il avait confectionné, ôta le capuchon de l'aiguille et piqua en dirigeant le biseau vers le haut pour perforer la peau à angle aigu. Il défit, dans un bruit sec de scratch, la couche protectrice d'un grand sparadrap dont il se servit pour fixer sommairement le cathéter sur la peau.

Il y avait des caisses médicales dispersées partout dans la chambre, ouvertes et débordantes de seringues, de tuyaux en caoutchouc et d'accessoires conditionnés sous vide dans des sachets en plastique transparents, on trouvait une bouteille d'oxygène parmi des piles de livres d'art et d'architecture, des gants stérile au milieu des vêtements

d'alpaga et des écharpes de soie, et jusqu'à des flacons de verre, fioles médicales et sérums, répartis sous le grand miroir en stuc doré qui ornait le dessus de la cheminée comme dans de nombreux appartements parisiens. A genoux sur le sol dans la pénombre soigneusement ordonnée de la chambre, les bras poilus dépassant de sa tunique médicale blanche à manches courtes, le médecin avait commencé de savonner le torse de Jean-Cristophe *de Quelque chose* d'une mauvaise gelée translucide et aqueuse qu'il avait étalée, enduite et comme beurrée à pleines mains pour qu'elle imbibe bien la peau, assouplisse l'épiderme et amollisse les poils, et, ayant libéré un rasoir jetable de sa protection de plastique, petit, bleu, sommaire, rudimentaire, un méchant petit rasoir jetable au manche étique qui n'offrait pas de prise stable à la main, il se mit à lui raser le torse à toute allure, par grandes bandes sommaires, du haut vers le bas, en deux temps trois mouvements, sans ménagement, en écorchant la peau, plus pour débayer que pour raser vraiment, s'attardant pour finir, dans une sorte de virgule facétieuse, dans le creux du sternum, avant de secouer rapidement la mélasse de poils agglutinés contre la lame dans l'eau de la cuvette, de rincer le torse à grande eau, de le sécher dans une serviette et de fixer rapidement un réseau d'électrodes sur la peau encore rougie et irritée. Au milieu de la pièce, Jean-Cristophe *de Quelque chose* était étendu au coeur d'un essaim de silhouettes blanches indistinctes qui s'activaient autour de lui, son torse nu et blanc émergeant du groupe dans la lumière aveuglante de l'ampoule de 400 watts d'un lampadaire halogène, qu'un infirmier était parti chercher d'urgence en renfort dans le salon pour augmenter l'intensité lumineuse de la pièce, que l'ensemble des petites lampes design de Marie, même allumées ensemble, ne maintenaient que dans une pénombre de boudoir tamisée insuffisante pour pratiquer des actes médicaux. Tout habillé de blanc, de la tunique jusqu'aux chaussures, l'infirmier tenait le lampadaire par la hampe au chevet de l'homme inanimé objet de toutes les attentions, la vasque amovible qui avait été grossièrement tordue pour être dirigée vers le bas en direction du torse blanc et blafard couvert d'électrodes, ce qui conférait maintenant à la chambre des allures de bloc opératoire.

Marie s'était rendue dans la salle de bain pour passer à la hâte un pyjama, en réalité un simple tee-shirt XXL noir qu'elle avait ramené du Japon, avec le kanji INOCHI surimprimé en blanc sur le coton, et elle tournait en rond dans la chambre, à l'étroit dans l'espace extrêmement réduit qui n'avaient pas été envahi les secouristes, elle ne savait pas où se mettre, où aller, elle s'était rapprochée de la fenêtre dans ce tee-shirt quatre fois trop grand pour elle et avait refermé les battants pour empêcher la pluie de continuer à pénétrer dans la chambre. Elle avait renoncé à demander des informations au médecin, c'était inutile, la gravité de l'état de Jean-Cristophe *de Quelque chose* sautait évidemment aux yeux. Les cinq secouristes, en cercle autour du corps, ne prêtaient d'ailleurs pas la moindre attention à Marie, ils étudiaient en silence le tracé de l'électrocardiogramme de Jean-Cristophe *de Quelque chose* sur le minuscule écran lumineux d'un moniteur cardiaque encastré dans une valise médicale ouverte au chevet du malade en échangeant de rares paroles entre eux d'une voix chuchotante, calme et précise, l'un d'eux se levant parfois pour accomplir une tâche déterminée, ramener un instrument manquant ou pratiquer une injection de sérum dans la perfusion. Marie perçut alors une agitation soudaine, une onde de tension et de nervosité qui agita le dos des secouristes et se traduisit par une accélération soudaine dans l'enchaînement des mouvements des épaules et des bras, un enchevêtrement de mains se pressant au-dessus du torse inanimé qui trahissait sans doute une aggravation brutale de son état. Le médecin, dans un geste d'urgence extrême, se souleva pour pratiquer un coup de poing sternal, avant de poser précipitamment sur le torse couvert d'électrodes deux grandes palettes conductrices reliées par des câbles à un bloc électrique noir qu'il maintenait entre ses genoux, une palette sur la partie haute du sternum et l'autre entre les côtes. Sans perdre une seconde, demandant aux infirmiers de ne plus rester en contact avec le corps, s'assurant que personne ne le touchait, il procéda à une défibrillation ventriculaire en délivrant un choc électrique brutal, qui fit tressauter la poitrine sur le sol, de haut en bas, lorsque la décharge électrique traversa le myocarde. Puis, retombant sur le sol, le corps demeura inerte — et Marie comprit que le coeur ne battait plus, et elle pensa que Jean-Cristophe *de Quelque chose* était mort.

Marie s'approcha lentement des dos des secouristes et regarda le corps dénudé dont le visage disparaissait sous le masque à oxygène, la chair blanche inanimée comme de la chair de poisson, de la chair de cabillaud ou de la chair de limande parsemée d'électrodes, et elle songeait que c'était ce corps qu'elle avait étreint dans cette même chambre moins d'une heure plus tôt à peu près au même endroit, ce corps dénudé, dépossédé, ce corps objectivé et médicalisé, ce corps rasé, perfusé et ventilé — ce corps réduit à un corps qui n'avait plus rien à voir avec ce qu'était la personnalité réelle de Jean-Cristophe *de Quelque chose* —, et elle se rendit compte, maintenant qu'il était mort, qu'elle pensait qu'il était mort, que c'était la première fois qu'elle regardait vraiment le corps de Jean-Cristophe *de Quelque chose* depuis le début de la soirée que, pas une fois auparavant, durant cette nuit, même pendant qu'ils s'étaient étreints dans le lit, elle ne s'était intéressé à son corps, ne l'avait même regardé, ne s'étant toujours préoccupé que de son propre corps, de son propre plaisir et de sa jouissance.

Devant l'échec de la défibrillation, le médecin procéda en catastrophe à une deuxième tentative, une décharge beaucoup plus puissante, de près de trois cents joules, et, après un instant de silence intense et de regards suspendus à l'écran lumineux du moniteur, le tracé de l'électrocardiogramme qui oscillait faiblement parut donner satisfaction, le cœur de Jean-Cristophe *de Quelque chose* s'était remis à battre. On ajouta une dose d'analgésique opiacé dans la perfusion, on régla avec soin le débit d'oxygène. Le malade étant dès lors stabilisé, et le danger de mort provisoirement écarté, le médecin décida de l'évacuer sans tarder vers une structure hospitalière. Il n'y eut pas d'autre explication, chacun savait ce qu'il avait à faire, on se releva comme un seul homme et on se prépara pour le départ, on rassembla les instruments éparpillés sur le sol de la chambre pour les ranger dans des caisses, on refermait les sacs à dos accroupis sur le parquet, déjà les premiers secouristes sortaient de la pièce chargés de lourdes valises médicales qu'ils allaient entreposer dans l'ambulance. Marie observait ce ballet silencieux et précis de mouvement centrifuges, qui s'éloignaient du corps inanimé de Jean-Cristophe *de Quelque chose*, le laissant pour la première fois seul au centre de la pièce, étendu, inanimé, reliés par des tuyaux à une perfusion et à une petite bombonne de gaz posée sur le parquet. Deux infirmiers revinrent de l'ambulance chargés de couvertures et munis d'un brancard, qu'ils entreprirent de déployer dans la pièce, ajustant les hampes et dépliant les compas, le chef d'équipe vérifia la solidité des structures et la robustesse de la toile, et, s'y prenant à plusieurs, ils soulevèrent précautionneusement Jean-Cristophe *de Quelque chose* pour le déposer avec soin sur le brancard. On disposa une couverture sur ses genoux, on fixa ses jambes avec des sangles, qu'on ajusta autour de ses cuisses, et ils l'emportèrent hors de la chambre, un infirmier marchant à côté de lui en portant le tuyau de la perfusion, un autre la bombonne d'oxygène. Le cortège traversa rapidement le couloir et Marie les suivit, toujours pieds nus et en tee-shirt, essaya vainement de déclencher la minuterie sur le palier et les regarda s'éloigner dans les escaliers. Ils descendaient le brancard dans l'étroite cage d'escalier plongée dans l'obscurité. Marie, penchée au-dessus de la rampe, les voyait progresser dans le noir, lentement, marche après marche, surveillant l'inclinaison de la civière et étudiant les angles pour éviter de racler les murs ou de heurter la rampe. Dans les derniers mètres, un infirmier se détacha du groupe et se hâta d'aller ouvrir la porte cochère pour faciliter le passage du brancard, et, tandis qu'ils disparaissaient de la vue de Marie, ils sortirent dans la rue comme j'arrivais devant l'immeuble, ils me croisèrent sans faire attention à moi — unique badaud égaré dans cette rue à trois heures du matin.

Je n'ai rien compris quand Marie m'a appelé au téléphone en pleine nuit. La pluie tombait à verse par la fenêtre ouverte, l'orage grondait dans la rue, et j'entendais les sonneries du téléphone qui résonnaient dans l'obscurité de la chambre du deux-pièces désert où j'avais emménagé, j'avais décroché et j'avais immédiatement reconnu la voix précipitée de Marie, Marie qui m'avait appelé dans la foulée du coup de téléphone qu'elle avait donné aux secours — Marie, confuse, véhémence, qui m'appelait à l'aide, me demandant de la rejoindre, tout de suite, mais ne m'expliquant pas pourquoi, viens, me disait-elle, viens tout de suite, dépêche-toi, c'est urgent, me sommant, me suppliant de la rejoindre immédiatement rue de la Vrillière.

Le coup de téléphone de Marie avait été extrêmement bref, parce qu'aucun de nous n'avait eu envie, ou n'avait pu parler, Marie m'ayant simplement appelé à l'aide juste après avoir alerté les secours, juste après ou juste avant, je ne sais pas, je ne l'ai jamais su exactement, mais peu importe, les deux coups de téléphone ont eu lieu dans la foulée, et moi j'étais resté sans voix en raison de l'angoisse paralysante qui m'avait envahi en entendant le téléphone sonner dans ma chambre en pleine nuit, sentiment encore renforcé, stimulé même, par l'émotion violente que j'avais ressentie en entendant la voix de Marie — à l'instant même l'embarras, le malaise, la culpabilité. Car, alors même que je reconnaissais la voix de Marie au téléphone, alors même que j'entendais la voix égarée de Marie contre mon oreille qui m'exhortait de la rejoindre rue de la Vrillière, mes yeux étaient posés sur le corps dénudé de la jeune femme qui dormait dans mon lit, étendue dans la pénombre, elle portait pour tout vêtement une petite culotte en soie bleu pâle, et je voyais son flanc nu, la ligne de ses hanches. Je la regardais dormir sans comprendre — Marie, elle s'appelait Marie elle aussi — et, dans une sorte de vertige, j'entrevis alors l'étendue de la confusion dans laquelle j'allais vivre les dernières heures de cette nuit. Certes, je faisais clairement la distinction entre Marie et Marie, il n'y avait pas de méprise possible, Marie n'était pas Marie, mais je ne parvenais pas, et ne parviendrais pas tout au long de cette nuit, à me dédoubler moi-même, à être à la fois celui que j'étais pour Marie (l'amour, le compagnon, même si nous étions en train de nous séparer) et celui que j'étais pour Marie (un amant, une aventure occasionnelle), demeurant inexorablement moi-même tout au long de cette nuit, dans une troublante persistance du soi face à la multiplicité des femmes, comme si je pouvais poursuivre avec l'une un geste que j'avais commencé avec l'autre — non qu'elles fussent interchangeables, mais parce que j'étais permanent.

Il était près de trois heures du matin quand je quittai le petit deux-pièces de la rue des Filles Saint-Thomas. Je m'étais habillé en vitesse, j'avais remis les vêtements que je portais la veille, ma chemise blanche et ma veste de lin noire, et j'avais quitté l'appartement pour rejoindre Marie. Dehors, des trombes d'eau tombaient avec violence dans la rue. Le ciel était invisible, noir, immense, sans autre horizon que la pluie qui tombait sans discontinuer dans la lumière jaune des réverbères. Je m'étais jeté dans l'averse, le col de la veste relevé entre les mains, et je m'éloignais vers la place des Victoires, courbé contre le vent et la pluie. Le tonnerre grondait au loin à intervalles réguliers, et la pluie s'accumulait sur les trottoirs, elle ne parvenait pas à s'écouler dans les bouches d'égoûts engorgées et bouillonnantes, j'entendais l'eau ruisseler à côté de moi dans les rigoles avec l'impétuosité de petits torrents urbains délités et sauvages. J'atteignis la place de la Bourse, déserte, abandonnée, les hautes colonnes de l'édifice néo-classique du Palais Brongniart illuminées dans la nuit, l'esplanade entièrement livrée à un rideau de pluie mobile qui tombait avec fracas dans une flaque noire que le vent chiffonnait en brouillant sa surface piquetée de milliers d'impacts de gouttes éclatées. Mes yeux, noyés de pluie, ne voyaient pas à dix mètres, ma veste, plaquée contre mon corps, informe, imbibée d'eau, me collait à la poitrine, et je la serrais néanmoins entre mes bras dans un geste de protection dérisoire. Je ne savais pas où j'allais, je me dirigeai dans une mauvaise rue et revins sur mes pas, je manquai de perdre l'équilibre plusieurs fois sur ces saletés de trottoirs mouillés rendus glissants par la pluie, je me rétablissais de justesse dans de spectaculaires contorsions acrobatiques. Je cessais

alors de courir, mortifié, honteux, malgré l'absence de témoins de mes grotesques embardées, et je me mettais à marcher sur une dizaine de mètres, prudemment, assurant bien mes pas, comme un équilibriste, les bras en balancier, faisant bien attention où je foutais les pieds, puis insensiblement j'accélérais l'allure, je traversais la rue en courant, je me faufilais entre des rangées fantomatiques de scooters contre les grilles d'un bâtiment public. J'avançais à grandes enjambées en plein milieu de la rue Vivienne, j'avais maintenant abandonné les trottoirs pour m'approprier les rues désertes, et je courais sous la pluie au coeur de la chaussée avec ce sentiment de liberté, de légèreté et d'absence d'entraves qu'on peut éprouver quand la rue est à soi. Des éclats de lampadaire se réverbéraient ici et là sur l'asphalte glissant qui luisait comme un miroir dans la nuit, et de temps à autre, j'apercevais au loin, dans l'espèce de brouillard que la pluie formait devant mes yeux, les phares fugitifs d'une voiture, peut-être d'un taxi, qui passait rue des Petits Champs, lentement, au ralenti, barbotant dans l'eau qui entravait ses roues, tout phares allumés dans le déluge. L'orage s'était rapproché, et la foudre tomba brusquement derrière moi près de la Bibliothèque Nationale dans un grondement en cascade terrifiant et invisible, qui me fit presser encore le pas. Je progressais dans le vent, les éclairs et la pluie — comme si l'eau, l'air et le feu accompagnaient ma course dans la nuit .

Je n'avais pas cessé de courir quand j'arrivai enfin en vue de la Place des Victoires, dont l'arc de cercle des façades anciennes et les élégants réverbères à trois lampes m'apparurent soudain à l'horizon, avec, au centre de la place, paraissant fuir dans la pluie battante, la statue équestre de Louis XIV, qui se cabrait sous les éclairs. Je n'avais pas entendus de sirènes, si ce n'est très éloignées, sans doute de camions de pompiers qui devaient intervenir pour des pannes de courants ou des inondations, et c'est immédiatement les gyrophares des ambulances qui me serrèrent le coeur, avant même de les apercevoir physiquement, ne voyant d'abord que leurs prolongements blafards de très loin dans la nuit. Mon inquiétude devint de l'affolement quand j'entrai dans la rue de La Vrillière et que j'aperçus au bout de la rue les deux ambulances garées devant chez Marie, la camionnette du SAMU stationnée devant sa porte, et un long véhicule blanc orné d'une croix bleue à six branches garée de travers un peu plus loin, les roues mordant sur le trottoir.

Je fis les derniers mètres les jambes flageollantes, trempé de la tête aux pieds, encore en mouvement, ému, essoufflé, le souffle court, le coeur battant, mais ne courant plus, marchant, lentement, à contre coeur, de mauvaise grâce, comme si je retenais mes pas, ne voulant plus y aller, imaginant le pire, un accident, une agression, et, pensant alors à Marie dans un terrible élan d'angoisse et de tendresse mêlées, il me revint en mémoire la nuit où nous avons été réveillés en sursaut par une alarme qui retentissait dans la rue. Nous ne nous étions pas levés tout de suite, croyant qu'il s'agissait d'une de ces alarmes de voiture qui se déclenche parfois spontanément dans la rue en ulcérant les oreilles des riverains pendant quelques minutes avant de se tarir aussi mystérieusement qu'elle était venue au bout d'un moment, mais l'alarme de cette nuit, plus stridente, plus inquiétante — je n'en avais jamais entendu de semblables, elle évoquait plutôt une sirène de catastrophe, qui retentissait dans la nuit pour alerter la population d'un accident nucléaire — ne cessa qu'au bout de quarante minutes, c'est dire si, dans l'intervalle, Marie et moi avons eu le temps de quitter notre lit et d'ouvrir la fenêtre, Marie vêtue d'un de ces amples tee-shirt grisouilles qu'elle porte volontiers en guise de pyjama, somnolante et légèrement hébétée, le corps tiède, les cheveux défaits, belle, endormie, attendrissante. Penchés côte à côte à la fenêtre, nous regardions les murs de la Banque de France derrière lesquels retentissait cette alarme à trois heures et demie du matin. Ce qui rendait le spectacle encore plus fascinant, c'est qu'au son de cette alarme déjà très angoissant, s'ajoutait des lueurs lugubres de gyrophares oranges qui provenaient de derrière les murs d'enceinte de la Banque. A mesure que l'alarme durait, on vit des lumières s'allumer dans les maisons du quartier, des gens sortaient de chez eux, un petit groupe s'était formé au coin de la rue. Et pendant plus de quarante minutes il ne s'était rien passé, nous avons vécu dans un état de suspension du temps extraordinairement dynamique, un rien, un vide,

potentiellement chargé d'une énergie délétère qui semblait pouvoir exploser à tout moment, un rien en permanence angoissant et constamment nourri par de nouveaux éléments, épars, minuscules, anodins, qui survenaient à intervalles réguliers et empêchaient la tension de baisser, l'arrivée d'une voiture de police silencieuse dans la nuit, qui s'était garée devant la Banque, les gardiens de la paix qui en étaient sortis et s'étaient dispersés sur le trottoir, avant d'établir un vague cordon de sécurité pour tenir les badauds en retrait, ou, dix minutes plus tard, l'ouverture d'un des battants de la lourde porte en bronze de la Banque qui s'était entrebâillé pour laisser place, non pas à un homme cagoulé qui serait sorti de profil en retenant un employé en otage, mais à la tête d'un vigile simplement, qui avait jeté un coup d'oeil circonspect à l'extérieur dans la rue déserte, et c'est tout, le battant de la porte en bronze s'était refermé, laissant à nouveau planer sur la rue déserte une menace diffuse d'autant plus efficace qu'elle était invisible. Cela avait duré quarante minutes ainsi, et nous ne sûmes jamais ce qui s'était passé, j'avais feuilleté les journaux le lendemain matin mais je n'avais rien trouvé.

J'étais encore à trente mètres de l'immeuble, et je ne courais plus, je marchais vite, accélérant le pas et ralentissant tout à la fois, dans le même mouvement, la même impulsion, la même foulée contrariée, écartelée, contradictoire. Mon élan initial avait été brisé net par la peur que j'avais ressentie en apercevant les ambulances devant l'immeuble de Marie, et j'avais alors brusquement ralenti l'allure, l'appréhension paralysant mes derniers pas, les retenant, les alourdissant, tandis que, dans le même temps, comme ces statues inachevées de Michel-Ange qui semblent faire un effort surhumain pour s'extraire du marbre qui les emprisonne, j'essayais de me tirer hors de moi-même pour accélérer encore et je me mis à courir à perdre haleine dans les derniers mètres pour rejoindre Marie. Je distinguais à présent les détails des ambulances, j'apercevais de la lumière derrière les vitres de la camionnette du SAMU, une lumière jaune dans cet espace d'intimité secret où sont allongés les blessés, les portières arrières entrouvertes qui dégouлинаient de pluie et un gyrophare qui tournait en silence sur le toit, quand je vis soudain la porte cochère de l'immeuble s'ouvrir devant moi. Je n'aperçus d'abord qu'un bras, blanc, qui maintenait la porte ouverte, puis le corps d'un infirmier apparut sur le trottoir, guidant le brancard et la suite du cortège, je vis alors les autres infirmiers sortir à leur tour dans la rue, ils étaient quatre ou cinq, une femme tenait le tuyau de la perfusion, il y avait une forme humaine sur le brancard, ma poitrine se contracta quand je vis qu'il y avait quelqu'un sur le brancard, quelqu'un qui pouvait être Marie — car je ne savais rien, je n'avais aucune information précise, Marie ne m'avait rien dit au téléphone de ce qui était arrivé. Je sus tout de suite que ce n'était pas Marie, mais un homme, je voyais ses chaussettes qui dépassaient de sous une mauvaise couverture qui recouvrait son corps imparfaitement. La forme ne bougeait pas, le torse dénudé, le visage couvert d'un masque à oxygène, une veste noire jetée en travers de la civière, une mallette calée contre les montants du brancard. J'étais arrivé à leur hauteur, personne ne faisait attention à moi, et je les regardai passer devant moi sous la pluie.

J'avais aperçus l'homme, j'avais aperçu son visage quand ils étaient passés à ma hauteur, mais je ne l'avais pas reconnu, du reste je ne l'avais pas vraiment perçu comme un être humain, mais comme une chose, un corps, de la chair, un ensemble de chairs inertes, amorphes et en chaussettes. Je ne l'avais pas vu comme un homme que j'aurais croisé à ce moment-là dans la rue, et dont j'aurais pu me faire une idée de la personnalité en évaluant son allure ou sa démarche, ses traits, sa corpulence. Je n'avais vu que des détails, isolés, agrandis, sortis de leur contexte et attrapés au vol, les chaussettes, sombres, omniprésentes, comme si cet homme se réduisait désormais à ses chaussettes, le poignet, terrible, où était fixé la perfusion, un poignet livide, jaunâtre, cadavérique, le visage, d'un blanc effrayant, sur lequel j'avais porté plus particulièrement mon attention, scrutant les traits et essayant de le reconnaître, mais en vain, en pure perte, un visage simplement invisible, qui disparaissait sous le masque à oxygène. Et malgré sa blancheur à faire peur et le côté humiliant de sa position de gisant, j'eus l'impression qu'il se dégageait de cet homme une certaine dignité, je perçus quelque chose d'élégant dans la finesse des mains, dans la hauteur du front, dans le tracé des tempes — et ce qui me parut peut être le plus surprenant, et qui me sidéra, c'est qu'il

me ressemblait.

J'étais encore debout sous la pluie devant la porte de l'immeuble, quand, mû par quelque instinct infallible, sentant l'onde immatérielle et invisible d'une présence, d'un regard, je levai la tête et aperçus Marie à la fenêtre du deuxième étage, qui était accoudée dans la nuit au garde-fou en fer forgé, Marie, qui ne me regardait pas moi, mais lui, qui le regardait lui, je vis le regard de Marie, fixe, vide, hypnotisé, qui ne se détachait pas du corps de cet homme allongé sur le brancard, et je compris alors la situation d'un coup. A la seconde, je sus avec certitude que cet homme avait passé la nuit avec Marie et que c'était à lui qu'il était arrivé quelque chose et non à Marie, Marie n'avait rien, Marie était sauvée, et, à l'immense soulagement que cette nouvelle me fit éprouver, vint immédiatement se mêler un sentiment beaucoup plus complexe, ambigu, de méfiance et même d'animosité envers Marie, à qui j'en voulais de façon diffuse, non seulement de ne pas avoir été seule (mais l'avais-je été moi-même ?), mais de l'intérêt qu'elle portait à cet homme, de l'intensité brûlante avec laquelle je la voyais le suivre des yeux depuis la fenêtre de l'appartement. C'est alors que Marie m'aperçut. Marie me regarda, nos regards se croisèrent un instant. Cela faisait plus d'un mois que nous ne nous étions pas vus. Je ne sais pas ce qu'elle ressentit en m'apercevant, mais je la vis se ressaisir aussitôt, se contrôler et se durcir, la compassion disparut de son visage, c'était comme si elle avait compris que je venais de l'observer et qu'elle s'était empressée de dissimuler ses sentiments. Elle m'avait regardé sans bouger, elle ne m'avait fait aucun signe de reconnaissance, aucun signe de la main ni des yeux, n'avait esquissé aucun sourire, elle me regardait dans le vague, c'était comme si elle ne me voyait pas, elle ne faisait pas attention à moi, elle m'ignorait. Elle détourna les yeux et continua de regarder l'homme qu'on transportait sur le brancard, mais son attitude s'était modifiée, la compassion avait fait place à une expression de froideur, quelque chose de fermé et de buté, les muscles du visage tendus, les pommettes contractées, cette expression de rage froide, de mauvaise humeur et de ténacité que je lui connaissais quand, au risque de pleurer, elle devait lutter pour contenir ses émotions.

J'étais entré dans l'immeuble, j'avais passé la porte cochère et je m'étais engagé rapidement dans les escaliers pour rejoindre Marie. La porte de l'appartement était restée ouverte au deuxième étage, on apercevait de lumière sur le palier qui provenait du vestibule. J'étais entré dans l'appartement, et j'avais suivi sans bruit le couloir jusqu'à la chambre. Lorsque j'entrai dans la pièce, avant même de rejoindre Marie, j'aperçus les chaussures de l'homme qui étaient restées auprès du lit. C'était la seule trace qui restait de sa présence dans la chambre. Pour le reste, tout avait disparu, il semblait s'être volatilisé, plus rien ne témoignait de son passage dans la pièce, pas le moindre vestige des soins qui lui avaient été prodigués ici même moins de cinq minutes plus tôt, pas l'ombre d'un flacon, d'une seringue ou d'une compresse oubliée. Je regardais cette paire de chaussures abandonnée en désordre au pied du lit — l'une était droite, et l'autre avait versé —, des chaussures italiennes allongées, élégantes, puissantes et en même temps effilées, en peau précieuse, du cuir ou de la vachette, une paire de richelieu classiques à la fois fermes et souples, sans doute très confortables, fidèles à la réputation d'excellence des chaussures italiennes dont les meilleures passent pour être de véritables gants de pied, une couleur indéfinissable, quelque chose de daim ou de chamois, les lacets très fins, durs comme du fil de pêche, l'empeigne veloutée, légèrement pelucheuse, étayée de multiples petites perforations décoratives qui soulignaient discrètement la ligne surpiquée des coutures, avec, tracé dans la doublure — la doublure neuve, qui devait encore garder une très légère odeur de cuir frais —, un très discret et quasi subliminal *fatto a mano*. Je regardais ces chaussures vides, béantes, abandonnées au pied du lit. La pièce était encore chargée de la présence invisible de cet homme. C'était comme s'il avait été là un instant plus tôt, et que, brutalement, dans un éclair de feu et un grondement terrible du tonnerre, il avait été foudroyé. De lui, dans la chambre — comme dans une image mythologique d'homme foudroyé, dissous et volatilisé —, ne subsistaient que ses chaussures.

Marie ne s'était pas retournée pas quand j'étais entré dans la chambre, mais je savais

très bien qu'elle m'avait entendu, qu'elle sentait ma présence dans son dos. Elle m'avait laissé la rejoindre sans rien dire, je m'étais placé à côté d'elle à la fenêtre et elle m'avait simplement touché doucement l'arrière de la cuisse, familièrement, affectueusement, comme un remerciement implicite d'être venu la rejoindre. Nous n'avions rien dit, nous avons continué de regarder dehors. Les portes arrières de l'ambulance étaient fermées à présent, les deux véhicules étaient immobilisés en contrebas dans la rue à quelques mètres de distance, les gyrophares blancs et bleus tournant dans la nuit sous la pluie battante. La rue était déserte, on apercevait les hauts murs silencieux de la Banque de France en face de nous dans l'obscurité. Les ambulances se mirent en route en déclenchant leurs sirènes, et nous les vîmes s'éloigner dans la rue Croix des Petits Champs, le bruit des sirènes déclina peu à peu et finit par disparaître. Nous restâmes encore un instant à la fenêtre sans rien dire. Marie, alors, très lentement, se tourna vers moi, s'approcha de mon corps, sans force, somnambulique, et me fit la bise (t'es trempé, dis donc, me dit-elle à voix basse).

Je dégoulinais, les manches de ma veste ruisselaient sur le parquet, une mince flaque d'eau s'était formée devant la fenêtre autour de mes chaussures. Tant que j'étais dehors sous la pluie, je n'avais rien senti, je ne m'en étais même pas rendu compte. Ma veste était informe, chiffonnée, une loque qui pendouillait le long de mes flancs, ma chemise collée à la peau, plaquée contre mes côtes, les vêtements imbibés de cette pluie chaude et sirupeuse qui empoissait la peau et alourdissait les tissus, même les chaussettes clapotaient à l'intérieur de mes chaussures, en me laissant cette détestable sensation physique, pire encore que d'avoir les pieds mouillés, d'avoir les chaussettes mouillées. Je retirai mes chaussures et mes chaussettes, que j'abandonnai près de la fenêtre, et je m'avançai pieds nus dans la chambre, laissant partout dans mon sillage de fines traînées de pluie allongées sur le parquet. J'avais entrouvert ma chemise trempée qui me collait encore à la poitrine, et je regardais autour de moi dans la chambre, l'aménagement de la pièce avait quelque peu changé, il y avait un nouveau bureau, un ordinateur portable que je ne connaissais pas, mais la chambre avait dans l'ensemble la même allure que quand je l'avais quittée cinq mois plus tôt. Je reconnus ma commode, qui était toujours à la même place, avec mes vêtements qui devaient sans doute être encore à l'intérieur (le gros de mes vêtements, que je n'avais pas encore eu le temps de déménager, malgré les demandes réitérées de Marie de débarrasser sa chambre de ma commode). C'était un meuble bas, d'un seul tenant, en wengé massif, le bois stratifié et comme brossé, où s'étaient atténuées les dominantes naturelles très sombres de l'écorce d'awong pour des nuances brun rougeâtre et garance. Il avait une ligne très pure, un rectangle de bois plein sans couture ni raccord, les pieds dépassant à peine. Je m'accroupis devant la commode et j'ouvris les tiroirs, jetai un coup d'oeil sur mes vêtements, un désordre de pulls, de pyjamas dépareillés, un maillot de bain, des chaussettes en boule, une cravate et deux piles de chemises repassées, côte à côte, bien rangées dans le tiroir du haut. Je choisis une chemise, pris du linge propre, que je posai sur une chaise, et j'entrepris de me changer.

Marie avait refait sommairement le lit et elle s'était assise contre le mur en fumant une cigarette, les jambes en Z dans son tee-shirt noir XXL, siglé du kanji INOCHI, la vie, en japonais. Elle avait éteint toutes les petites lampes design dans la chambre, n'en laissant qu'une seule, l'itty Bitty d'Outlook Zelco, à côté d'elle sur la table de nuit. Elle demeura longtemps silencieuse, abattue, les yeux dans le vague, puis elle commença à me parler de Jean-Christophe *de Quelque chose* d'une voix très douce, sans me regarder, tirant une bouffée de cigarette de temps à autre, elle me raconta qu'elle avait fait sa connaissance à Tokyo au début de l'année lors du vernissage de son exposition au Contemporary Art Space de Shinagawa, me parla des activités multiples qu'il menait, à la fois dans les affaires, le monde de l'art et le milieu hippique, me dit qu'elle l'avait revu quelques fois à Paris à son retour du Japon, trois ou quatre fois dans les premiers mois, puis que cela s'était espacé, qu'ils avaient passé un week-end ensemble à Rome, mais qu'ils ne se connaissaient pas tellement, dans le fond. Marie m'expliquait cela sans imaginer que cela pouvait m'être pénible à entendre. Je ne disais rien, je ne posais pas de question. J'avais enlevé ma veste et ma chemise, et je

l'écoutais en me séchant le dos dans l'ample serviette de bain blanche qu'elle m'avait donnée. Je fis glisser mon pantalon le long de mes cuisses, le tissu adhérait à la peau, j'avais du mal à le décoller, puis j'ôtai mon caleçon, pauvre chose informe et trempée, que je laissai tomber par terre à mes pieds. J'étais nu dans la pénombre, et je me séchais les cuisses, me frictionnais l'entrejambe dans la serviette. Marie continuait à parler, on sentait qu'elle avait besoin de parler, de se confier, de revenir sur les événements de la nuit, sur certains signes avant-coureurs qui auraient pu l'alerter, une fatigue générale, des essoufflements, un premier malaise qu'il avait eu au restaurant, elle m'apprit que Jean-Cristophe *de Quelque chose* était marié, c'était, me disait-elle, la raison pour laquelle elle n'était pas partie avec lui dans l'ambulance, par discrétion en quelque sorte, pour que l'on puisse avertir sa femme quand ils arriveraient à l'hôpital. Marie tira une bouffée de cigarette, décroisa les jambes et se tut. Nous ne disions plus rien ni l'un ni l'autre, il n'y avait aucun bruit dans la chambre, à part le très faible bourdonnement de l'ordinateur de Marie qui était resté allumé sur son bureau, en veilleuse, stabilisé sur l'écran bleu cosmique d'un économiseur d'écran.

Marie demeura encore un long moment prostrée en silence sur le lit, avant de faire un effort, apparemment considérable, pour se lever dans son ample tee-shirt. Errant dans la pièce, les bras ballants, elle alla ramasser les deux petits verres de grappa qui traînaient toujours par terre, les regarda avec attention, songeuse — ils n'étaient même pas complètement vides — et elle eut une soudaine expression d'abattement et de tristesse. Elle releva les yeux vers moi, les verres à la main, perdue, désespérée, je vis son visage se défaire en quelques instants, je voyais ses traits se brouiller, ses pommettes trembler, les lèvres crispées, tendues, témoins de la lutte interne qu'elle menait pour ne pas se mettre à pleurer. J'allai prendre la bouteille de grappa sur la cheminée et je l'invitai à boire un verre. Je le dis à voix basse, sans malice (boire un verre d'alcool me paraissait indiqué après le choc qu'elle avait subi), mais elle le prit très mal, l'interpréta comme de l'ironie, ou du sarcasme. Elle se ressaisit aussitôt, et disparut de la pièce pour aller ranger les verres dans la cuisine, me laissant seul avec la bouteille de grappa à la main. Au retour, le visage dur, fermé, qui laissait apparaître au coin de sa bouche de vilaines petites rides d'expression que je ne lui connaissais pas, elle me regarda méchamment, un éclair de haine traversa le clair-obscur de ses yeux. Pourquoi arrivait-il toujours un moment, quand nous étions ensemble, où, tout d'un coup, toujours, très vite, elle me détestait passionnément.

Mais, en vérité, ce n'était pas ma phrase, peut-être maladroitement, qui était en cause et qui avait provoqué sa colère, mais la bouteille de grappa elle-même. Car, en me voyant m'emparer sous ses yeux de la bouteille de grappa sur la cheminée, elle avait eu la preuve que j'avais remarqué sa présence dans la pièce et elle s'était sentie devinée, elle avait immédiatement compris que cette bouteille de grappa l'avait trahie, qu'il y avait une inconvenance radicale de cette bouteille de grappa, une impudeur, une indécence, car, dès lors que je savais qu'elle avait bu de la grappa cette nuit en compagnie de Jean-Cristophe *de Quelque chose*, je pouvais imaginer ce qui s'était passé entre eux dans la chambre, que cette bouteille de grappa était le détail tangible à partir duquel je pouvais retrouver ce qu'elle avait vécu, et même ce qu'avaient été les baisers échangés cette nuit avec Jean-Cristophe *de Quelque chose*, je le pouvais d'autant mieux, et elle ne l'ignorait pas, elle ne pouvait pas l'ignorer, que c'était les mêmes baisers que nous avions échangés nous-mêmes à l'île d'Elbe l'été dernier, que c'était ces baisers-là qui avaient un goût de grappa, que c'était cet après-midi-là, à l'île d'Elbe, dans mes bras, dans la chambre d'hôtel de l'*Albergo l'Ape Elbana* de Portoferraio, que Marie avait senti un parfum de grappa lui monter à la tête quand je l'avais embrassée, ce goût parfumé et presque liquoreux si caractéristique de la grappa, ce goût enfoui dans son passé qu'elle avait oublié mais qui était soudain remonté à la surface au contact de mes lèvres, car mes baisers, m'avait-elle dit alors, avaient un goût de grappa (de soleil et de grappa, m'avait-elle dit dans un souffle à l'oreille). Elle ne s'était peut-être pas formulé explicitement à quel point la présence de la bouteille de grappa dans la chambre l'avait trahie, mais elle avait immédiatement compris en voyant m'en emparer sur la cheminée qu'à partir de ce détail, qu'à partir de cette seule bouteille de grappa,

j'avais pu reconstituer tout ce qui s'était passé cette nuit dans la chambre, comme dans les rêves, où un seul élément tiré de la vie réelle la plus intime peut engendrer des éléments imaginaires dont la réalité n'est pas moins contestable, et que, disposant désormais de repères en amont (la bouteille de grappa) et en aval (la sortie du brancard dans la nuit, dont je venais d'être le témoin), j'étais maintenant en mesure de reconstituer, reconstruire, ou inventer, ce que Marie avait vécu en mon absence. C'était cela, et pas la supposée maladresse de ma phrase, que Marie avait pressenti en m'entendant l'inviter à se servir un verre de grappa — et c'était cela qu'elle n'avait pas supporté.

Marie s'était rassise sur le lit. Elle demeura un long moment silencieuse, pensive, les bras croisés, en fixant d'un regard mauvais ma chemise mouillée qui était posée sur la commode, puis elle se releva d'un coup et voulut me faire déplacer le meuble, ma commode, tout de suite, toutes affaires cessantes. Cela n'avait que trop duré, cinq mois qu'elle supportait cette horreur dans sa chambre, on allait le descendre à la cave immédiatement, cela ne pouvait pas attendre une seconde de plus, souffrir le moindre délai supplémentaire. Ce n'était pas une suggestion, c'était un ordre. Elle ne pouvait plus le voir, ce bahut, elle disait "bahut", elle appelait ma commode "bahut", avec un dégoût non dissimulé, le mépris qu'elle éprouvait pour le meuble semblait s'être étendu au mot. Elle se dirigea vers le bahut, les cuisses nues dans son ample tee-shirt, et essaya de le soulever, rageusement, d'une main, n'importe comment, mais le meuble n'avait aucune prise, ni sur les côtés, ni aux poignées, de simples renflements quasi invisibles du bois qui faisaient office de poignées. Je m'approchai pour l'aider (j'avais encore les cuisses nues, j'étais en train de boutonner une chemise propre et sèche qui me procurait une sensation de bien-être sur la peau), et, me plaçant à l'autre extrémité, nous soulevâmes le bahut du sol d'une dizaine de centimètres à peine, difficilement, il était extrêmement lourd, avant de le reposer aussitôt, Marie le lâcha carrément, le laissa retomber d'un coup, et il s'écrasa violemment par terre, l'angle des pieds heurtant le parquet, tandis qu'elle faisait un petit bond sur le côté pour l'éviter. Non, il était impossible de le transporter ainsi, et Marie me dit qu'il fallait auparavant le vider, retirer mes affaires pour pouvoir le transporter à vide, que je vire tout mon bazar du bahut, me dit-elle. Elle proposa aussitôt de m'aider, et s'accroupissant à côté de moi devant le bahut, elle ouvrit les tiroirs et commença à s'emparer de mes affaires à pleines mains en les jetant à côté d'elle par grandes brassées brouillonnes sur le parquet, tandis que je m'appliquais à préserver au moins mes chemises de la moissonneuse-batteuse de ses bras, que je transvasai, plus méthodiquement, du tiroir jusqu'au sol, où je les posai, en pile, avec soin. En très peu de temps ma commode fut entièrement vide, Marie me laissa retirer les tiroirs, que je déboitai un par un pour les poser par terre, à proximité du triste tas de vêtements chiffonnés et en vrac que constituait à présent ma garde-robe.

Nous nous étions mis en route, nous transportions la commode dans la chambre, à bout de bras, lentement, même vide elle était extrêmement lourde et pas beaucoup plus maniable, et nous ne parvîmes pas à passer la porte à la première tentative. Nous dûmes l'incliner, pour passer, obliquement, l'encadrement de la porte, et nous quittâmes la pièce, de profil, pour accéder au couloir. Marie s'était calmée, elle sérieuse, silencieuse, appliquée, et, les deux mains prises par le bahut, elle soufflait de l'air par sa bouche pour retirer de ses yeux une mèche de ses cheveux. Je l'aurais bien aidée, mais j'avais moi-même les deux mains prises par le bahut (quant à me mettre à souffler moi-même doucement un filet d'air dans sa direction). Nos regards se croisèrent, et nous nous rendîmes soudain compte de la situation. Marie avait envie de sourire, mais elle se retint et baissa les yeux pour résister au fou rire nerveux qui menaçait de la submerger, les lèvres illuminées d'un sourire qu'elle contraignait qui affleurait malgré tout sur son visage encore empreint de tristesse et de gravité. Nous continuions à avancer lentement, pas à pas, dans la pénombre du couloir, courbés sous le poids du meuble, pieds nus l'un et l'autre, à peine vêtus, moi en chemise, elle en tee-shirt noir XXL trois fois trop grand pour elle, une mèche de cheveux lui tombant toujours sur les yeux, et nous étions de plus en plus conscient du ridicule qu'il y avait à transporter ce meuble dans le couloir de l'appartement en pleine nuit, comme si nous n'avions rien d'autre à

faire à quatre heures du matin que de descendre un bahut à la cave.

(??) Nous ne pouvions nous empêcher d'échanger de temps à autre un sourire de connivence, et nous nous rendions compte que nous n'avions jamais été aussi complices, alors que nous étions pourtant en train d'accomplir un geste de séparation symbolique, en déménageant ainsi le dernier meuble qui m'appartenait de l'appartement de Marie. Mais nous nous sourions, à un mètre quatre-vingt de distance, de chaque côté du bahut que nous transportions, et il y avait non seulement de la complicité entre nous, mais déjà de la tendresse, et même davantage, un commencement de rapprochement, une attraction des corps en cours, une aimantation, comme si, depuis cinq mois que nous étions séparés, avait constamment travaillé l'énergie de l'élan qui nous réunirait cette nuit, il suffisait maintenant d'une étincelle.

la fragilité émotive, la fragilité nerveuse de Marie
autant son agitation que le fou rire nerveux qui menaçait de l'envahir étaient des signes
de sa vulnérabilité,
interprétés comme tels